

La guerre anglaise aux XIV^e et XV^e siècles

Gérard Giuliano

Ultime épisode d'un conflit né dans la seconde moitié du XII^e s. entre la monarchie capétienne et les Plantagenêts, les événements survenus aux XIV^e et XV^e s. ont été regroupés sous le terme de Guerre de Cent Ans par les historiens au XIX^e s. seulement¹. La formule s'est imposée depuis lors car elle exprime bien la notion de cohérence qui lie des événements dans une très longue durée dont les contemporains avaient déjà conscience. Sous la III^e République, le célèbre historien Ernest Lavisse et ses collaborateurs² s'appuyèrent sur les sources écrites pour établir un récit détaillé des faits selon les conceptions de L'École méthodique qui triomphait alors³. Il fit également une relecture des chroniques médiévales⁴ pour y puiser les éléments propres à la rédaction de manuels scolaires dans une perspective patriotique⁵ qui persista jusqu'au milieu du XX^e s. On y exaltait les valeurs de dévouement et sacrifice au service de la libération du pays en les incarnant dans des figures emblématiques issues du peuple comme Le Grand Ferré, et Jeanne D'Arc, de petits nobles comme Bertrand du Guesclin voire des rois comme Jean II le Bon (le Brave) et son fils Philippe le Hardi. Au poids des mots, les artistes ajoutèrent le choc des images qui envahirent la peinture, le vitrail, la statuaire, la gravure.

Les Anglais ne furent pas en reste dans l'attirance pour cette période. Eux aussi disposent de chroniqueurs contemporains⁶ auxquels il faut ajouter des écrivains plus partiels comme le héraut Chandos⁷ et Jean Froissart⁸. William Shakespeare (1554-1616) fut l'un des premiers à y puiser des sources d'inspiration⁹. Plus près de nous, Sir Conan Doyle, avant de trouver sa voie dans le roman policier fut un passionné d'histoire et rédigea un roman intitulé La Bande blanche¹⁰. Parmi les chefs de guerre qui ont laissé un nom citons, Hughes Calveley, John Chandos, Rober Knolles, John Falstolf et John Talbot et un aquitain, Jean de Grailly¹¹. Friands de commémoration de leurs victoires, les Anglais organisèrent des reconstitutions de la bataille d'Azincourt jusque dans les années 1960.

Si de part et d'autre de la Manche ce conflit a suscité tant d'intérêt c'est parce qu'on pense y voir la naissance des sentiments nationaux. En Angleterre, où l'État et les différentes composantes de la société (la nation) coïncidèrent assez facilement, le sentiment d'appartenir à une unité aux intérêts communs s'imposa rapidement et se manifesta par l'abandon de la langue française. En France seul l'État sortit renforcé du conflit et il fallut attendre 1789 pour voir le triomphe de la nation... en armes¹².

Toutefois, la rivalité ne se limita pas au sol français. La monarchie anglaise fut impliquée dans un engrenage de guerres qui touchèrent les îles britanniques, les côtes de la mer du Nord et de l'Atlantique, la Flandre et même l'Espagne. Le propos de cette communication cherchera à comprendre comment la monarchie anglaise justifia ses guerres, s'assura de la maîtrise de mer puis celle de la terre, comment elle finança ces conflits et comment elle finit par perdre les bénéfices de ses victoires.

Justifier la guerre. Les raisons qui poussèrent les Anglais à combattre diffèrent selon les théâtres d'opérations

En Irlande, des chevaliers anglo-normands avaient conquis un important territoire dans la partie orientale de l'île dès le XII^e s. et créé un maillage de châteaux sur motte et de

bourgs pour contrôler la population gaélique. Le roi portait le titre de Seigneur d'Irlande et son pouvoir s'exerçait par quelques officiers dirigés par le Justicier. À partir de 1270, les clans irlandais repoussés dans les régions les plus pauvres multiplièrent les attaques de pillage. Les Anglais répliquèrent par des expéditions dont la durée n'excédait pas quelques semaines. D'autres conflits opposaient les barons anglais entre eux et parfois aux officiers royaux. Dans ce contexte, la guerre devint une composante permanente¹³ et obligea le roi à entretenir des troupes en permanence¹⁴.

En Ecosse, le roi John Balliol¹⁵ reconnut, en 1292, la suzeraineté du roi d'Angleterre qui l'avait aidé à accéder au trône mais il se révolta contre cette vassalité et conclut un traité d'alliance militaire avec le roi de France. Les Anglais, appliquant le droit féodal entrèrent en guerre dès 1296 tandis que les Écossais combattaient pour garder leur indépendance. À la bataille de Falkirk, en 1298, on vit pour la première fois l'apparition des archers anglais et gallois qui assurèrent la victoire. Mais l'équilibre des forces entraîna les deux camps dans d'incessants revers qui aboutirent à la paix de 1328. Le traité de Corbeil avait renouvelé l'alliance franco-écossaise en 1326.

En Castille, les Anglais apportent leur aide au roi Pierre le Cruel dans le conflit qui l'oppose à son demi-frère Henri Ier de Trastamare soutenu par les Français. Les Anglais redoutent que la Castille ne devienne une menace pour l'Aquitaine car elle dispose d'une excellente marine basée sur la côte nord depuis la Galicie et le Léon jusqu'à la Guypuzcoa. Les anglo-gascons sont vainqueurs à Najera en 1367 mais leur candidat est tué en 1369. La Castille bascule dans le camp français. Mais Pierre le Cruel laisse une fille Constance qui avait épousé un fils d'Edouard III, Jean de Gand-Lancastre. Celui-ci se déclare roi de Castille en 1386 et débarque pour conquérir le royaume. Il ravage tout le nord du pays jusqu'en 1386 avant d'être chassé par les troupes françaises.

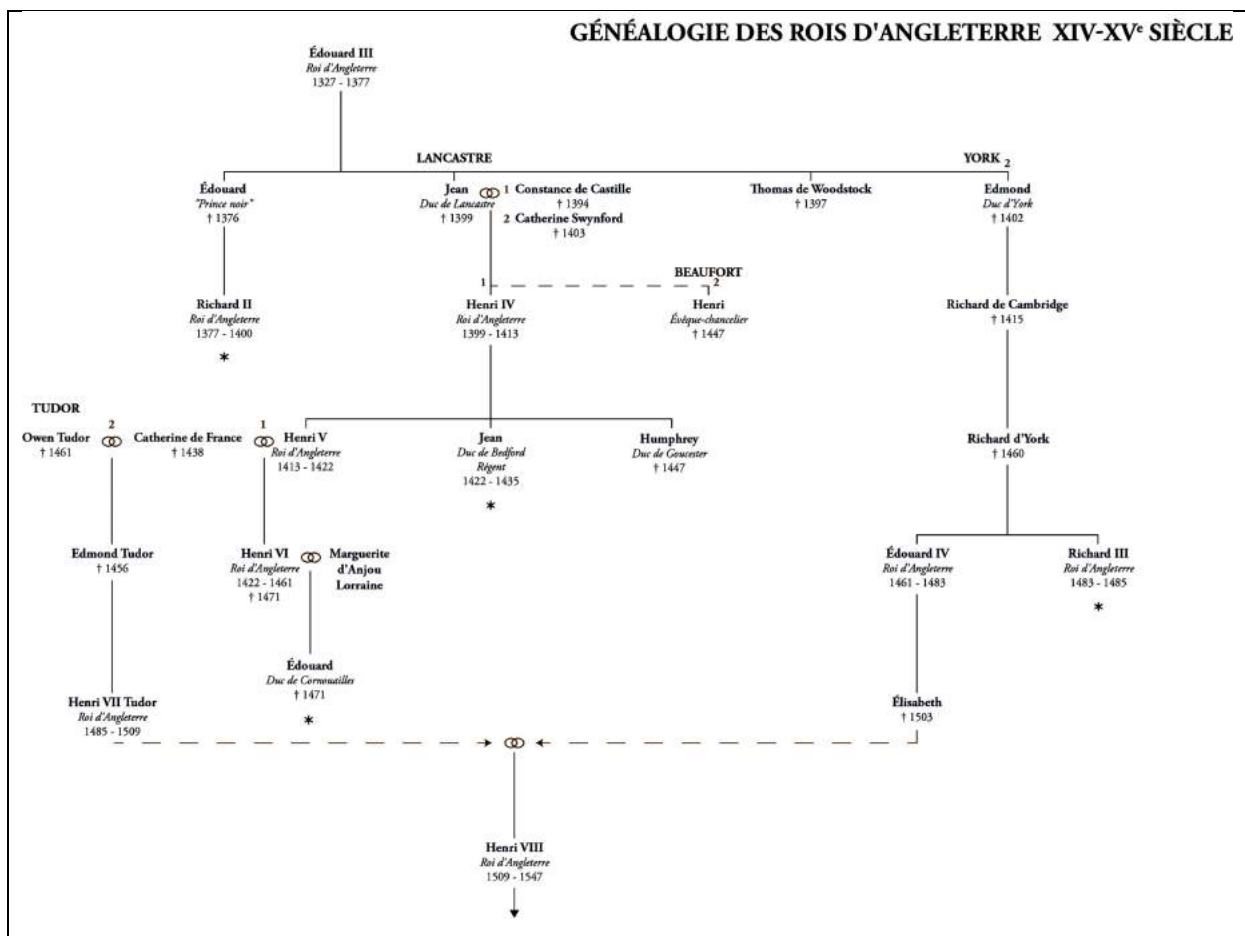
Au Portugal, en 1383, la succession au trône de Ferdinand déclenche un nouveau conflit. L'héritière légitime, Béatrice et son mari Jean I^{er} de Castille sont soutenus par la France. Les Anglais soutiennent un demi-frère du roi défunt, Jean des Avis qui épouse Éléonore de Lancastre. Leurs troupes dirigées par Edmond de Cambridge-York, autre fils d'Edouard III écrase les franco-castillans à Aljubarrota en 1385 et consolide la nouvelle dynastie et l'alliance maritime et commerciale avec le Portugal¹⁶.

En France. Les Plantagenêt tenaient en fief la Guyenne, vestige du duché d'Aquitaine et y ajoutèrent le Ponthieu¹⁷ obtenu par héritage en 1279. Le traité de Paris en 1259 avait ramené la paix avec le roi de France mais celui-ci changea de politique à partir de 1280 en multipliant les occasions de réduire les droits et les possessions de leurs vassaux en utilisant toutes les possibilités offertes par le droit féodal allant jusqu'à la commise (confiscation) et à la guerre comme en 1294. Les conflits internes qui agitaient le règne d'Edouard II ne lui permirent pas réagir.

En 1316, la royauté française se trouva confrontée à un problème de succession. À la mort de Louis X, sa fille Jeanne âgée de 5 ans aurait dû lui succéder selon les règles en vigueur mais son oncle, Philippe, ayant avec lui la haute aristocratie et l'Église, fit un coup de force et reçut la couronne, ne laissant à l'enfant que le royaume de Navarre. En 1322, il ne laissa que trois filles et on s'accorda pour attribuer la couronne à son frère Charles. La situation se reproduisit en 1328 où une assemblée de nobles et de prélats, s'appuyant sur les précédents accorda le titre de Régent du royaume puis de roi à un cousin du défunt qui prit le nom de Philippe VI de Valois. Cette succession ne fut pas contestée et le nouveau roi d'Angleterre Édouard III qui

accepta de prêter hommage en 1329 et en 1331. Toutefois, constatant que la France continuait à soutenir les Écossais et laissait se multiplier des raids de pillage sur les côtes anglaises en conclut que la seule façon de conserver ses domaines continentaux était de faire changer leur statut afin qu'ils ne soient plus des fiefs mais des alleux. Comment y parvenir ?

En mars 1337, il réunit un Parlement à Londres et lui annonça son intention de déclarer la guerre à Philippe VI et revendiqua la couronne de France. Ainsi tout domaine royal français et ses fiefs deviendraient sa propriété pleine et entière. Cette revendication s'appuyait sur des arguments sérieux (fig. 1). Il était le plus proche héritier mâle descendant de Philippe le Bel et il n'existait aucune loi qui excluait les femmes dont sa mère Isabelle de France du trône. De plus, il affirmait que le coup de force de 1328 avait profité de sa jeunesse pour l'écarter de l'héritage maternel. Il décida alors d'adopter de nouvelles armoiries avec les armes de France et d'Angleterre¹⁸. Ses successeurs conserveront cet argumentaire et ces armoiries, convaincus de leur bon droit et de mener une guerre juste¹⁹.



Maîtriser la mer

Dès 1336, Édouard III exprima cette volonté dans une lettre adressée à ses amiraux²⁰. En 1339, des ecclésiastiques anglais rédigèrent un document intitulé « Fascicule de Supériorité maritime » qui défendait les droits des rois d'Angleterre à la souveraineté des mers. La responsabilité des côtes était confiée à l'amiral du Nord de la Tamise à l'Ecosse et à l'amiral de l'Ouest pour le reste. Le roi eut facile à faire accepter cette conception au Parlement qui pouvait constater les initiatives françaises visant à les isoler en limitant les échanges commerciaux avec les Bretons, avec les Flamands et les hanséates par une sorte de blocus. De

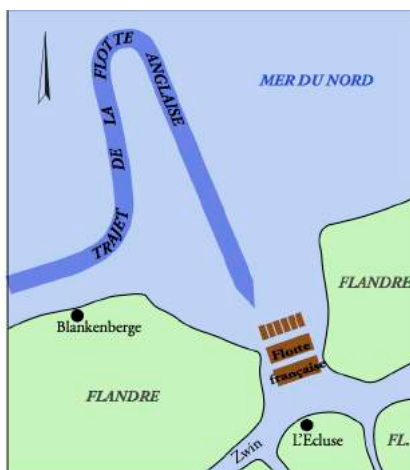
plus, il avait connaissance de la multiplication des raids maritimes contre les ports anglais²¹ et la fabrication de navires de guerre à Rouen dans un nouvel arsenal le Clos des Galées copié sur le modèle génois²².



Navire de guerre anglais
Noble d'or d'Édouard III
1340

La flotte anglaise se composait de quelques navires de guerre permanents dont le navire royal Christopher mais surtout de bâtiments de pêche ou de commerce rassemblés ponctuellement et équipés en fonction d'un usage militaire. Des contrats étaient aussi passés avec des navires corsaires et des navires de guerre étrangers. Les navires étaient des cogues longues en moyenne de 30 mètres et larges de 10, équipées d'un mât avec voile carrée, de bords élevés et d'un gouvernail d'étambot. Pour la guerre, on installait des plateformes surélevées (ou châteaux) à l'avant à l'arrière et au sommet du mât. Grâce à leur fort tirant d'eau, elles pouvaient embarquer jusqu'à 400 ainsi que des chevaux et de l'artillerie. S'y ajoutaient des navires à rames appelés « galleys » et barges.

En juin 1340, Édouard III rassembla une flotte de 150 navires avec 2 500 à 4 000 hommes dont les deux tiers d'archers et fit voile vers les côtes flamandes où la population l'avait reconnu comme roi. Le 24 juin, elle arriva devant l'embouchure du Zwin et du port de l'Écluse qui mène au port de Bruges où la flotte française s'était positionnée. Elle effectua une manœuvre hardie en remontant vers le nord puis en vira de bord vers le sud afin de se laisser porter par la marée montante. En début d'après-midi, elle entra en contact avec les navires français de première ligne. L'archerie anglaise décima les hommes d'armes français avant que les soldats passent à l'abordage et s'emparent des navires.



Plan de la bataille de l'Écluse
D'après G. Le Moing



Bataille de l'Écluse
Archers anglais contre fantassins français
BnF, ms. fr. 2663, f° 61

Le combat se poursuivit de la même manière contre les navires français de seconde et troisième ligne qui étaient attachés les uns aux autres par des chaînes et des cordes. Les anglais se retirèrent avec la marée descendante. Mais durant la nuit, près de 200 petites

embarcations flamandes attaquèrent par surprise les navires français et leur portèrent un coup fatal. Les pertes anglaises furent insignifiantes mais les Français perdirent 15 à 16 000 hommes et environ 170 navires. Cette victoire incita Édouard à accroître ses forces navales pour s'assurer de la maîtrise de la mer et à envisager des débarquements sur le continent sans courir de risque. C'est cet atout qui lui permit d'intervenir en Bretagne en 1342 puis de s'emparer de Calais en 1347 et vaincre une flotte castillane en 1350²³. Toutefois, les Anglais subirent quelques revers comme en 1372 où une flotte castillane écrasa devant La Rochelle les 35 navires du comte de Pembroke qui transportait un corps expéditionnaire. En 1379, c'est une tempête qui naufragea la flotte du comte d'Arundel au large de l'Irlande. De plus, les projets de débarquement français furent nombreux dont celui de 1385-1386²⁴ mais ne furent pas concrétisés. Ils créèrent toutefois une véritable psychose dans la population.

En 1413, le roi Henri V, décidé de reprendre la guerre contre la France pour affermir son trône face à l'aristocratie fit construire une nouvelle flotte à Southampton puis réquisitionna des navires privés qui transportèrent ses troupes et leur matériel jusqu'à Harfleur qui tomba le 13 août 1415. Durant tout le conflit, les deux camps eurent recours à la guerre de course et aux corsaires mais globalement l'avantage resta aux anglais en Mer du Nord comme dans l'Atlantique.

De nouvelles formes de guerre sur terre

Les combattants et leurs armes

Les guerres menées contre les Gallois, les Irlandais et les Écossais depuis la fin du XIII^e s. amenèrent les Anglais à mesurer les limites du système militaire féodal établi depuis 1066 par Guillaume le Conquérant. Les vassaux rechignaient à aller combattre sur des terrains éloignés bien au-delà des 40 jours de service d'ost et d'affronter des combattants très mobiles et pratiquant la guérilla avec un armement rudimentaire²⁵. Les rois recrutèrent des combattants auxiliaires parmi ces populations qui apportèrent ainsi leurs méthodes de combat. En Angleterre et en Aquitaine, on continua à employer le système défini par le Statut de Winchester promulgué en 1285 et par lequel tous les hommes valides de 15 à 60 ans devaient s'équiper à leurs frais d'un armement en fonction de leurs revenus et devaient s'entraîner régulièrement pour participer à la défense du royaume. Le pays disposait ainsi d'un important vivier de cavaliers roturiers, de piquiers et d'archers. Dans les régions frontalières, les officiers royaux prenaient appui sur la noblesse locale comme les Barons des Marches d'Écosse, de Galles, d'Irlande et de Guyenne très attachés à leur autonomie au point de constituer parfois une menace contre le pouvoir royal. Le roi entretenait des troupes cantonnées dans un réseau de châteaux²⁶ qui surveillaient les frontières et servaient de base aux repréailles. L'entretien de ces garnisons constituait la plus importante dépense pour les finances royales.

Le rassemblement d'une armée procédait selon une méthode précise. Le roi faisait « crier » la décision de partir en guerre. Les vassaux étaient « semons » c'est-à-dire convoqués mais comme ils pouvaient racheter le service leur nombre ne cessa de diminuer et seuls les hommes intéressés finirent par se présenter devant les officiers royaux qui constituaient dans chaque comté (shire) des « commissions d'array » chargées de sélectionner les candidats. Ceux qui étaient retenus signaient un contrat d'engagement²⁷. Rédigé en double sur un parchemin, le document était ensuite découpé selon une lignée brisée en forme de chevron qui prit le nom d'indenture, chacun en gardant une moitié. Le texte précisait l'identité du combattant et le nombre d'hommes qu'il amenait, la région du conflit, le remboursement des frais de voyage,

le remplacement des chevaux perdus et montant des soldes journalières qui variaient selon un barème correspondant au statut de chacun : 12 deniers sterlings pour un homme d'armes, 6 pour un archer en 1429 et la répartition du butin à venir. Ainsi se formait l'armée composée de chevaliers bannerets servant avec propre troupe²⁸, de simples écuyers et « hommes de chevaux » roturiers, des archers et des piquiers groupés par vingtaine mais aussi des canonniers et des artisans (maréchaux ferrants, charpentiers ...). Tous obéissaient à des capitaines nommés par le roi et faisaient régner une forte discipline avec l'appui de tribunaux spéciaux.

Les chevaliers anglais portaient un équipement identique à celui des Français c'est-à-dire un haubert renforcé de plaques de métal dont le gisant du Prince mort en 1376 et visible à Canterbury offre un parfait exemple. Au XV^e s., l'armure de plates ou harnois protégea tout le corps. Les piquiers portaient de longues lances, différentes armes blanches et des boucliers. Les archers²⁹ se déplaçaient à cheval et leurs protections corporelles se réduisaient à une arme blanche, à un court haubert ou à une simple brigandine, sorte de veste matelassée ou en cuir renforcée d'écaillés de métal afin de ne pas entraver leurs gestes et un casque. La grande innovation technique anglaise porta sur l'utilisation d'une arme : le Grand arc (Long Bow) fort différent des arcs traditionnels utilisés par les Irlandais et les Ecossais et dans le reste de l'Europe depuis l'Antiquité³⁰. L'arme mesurait 1,80 m à 2 m de haut pour un diamètre de 10 cm dans la partie centrale légèrement convexe. Il était fabriqué dans une pièce d'if (n°1, 2) conifère imputrescible dont l'aubier assurait la souplesse et le cœur garantissait la résistance à la compression. Les extrémités étaient dotées de poupées en corne recevant la corde en lin ou en chanvre. Il fallait exercer une force de 40 à 80 kg-force pour tendre la corde à la distance idéale de 0,70 m de la poignée alors que les arcs actuels ne nécessitent que 30 kg. Les flèches en peuplier, frêne, hêtre ou noisetier mesuraient 0,75 m et pesaient de 60 à 100 g (n°3). Elles

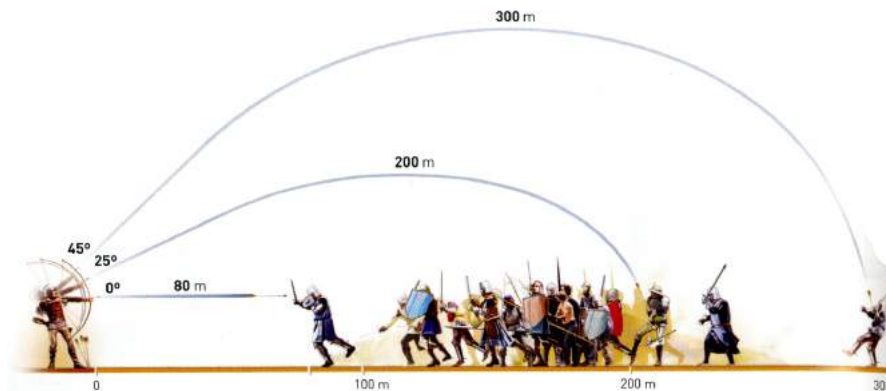
disposaient d'un empennage en plume d'oie et l'encoche qui venait s'appuyer sur la corde était dotée d'un insert en corne pour garantir la fixation. Les pointes étaient en acier ou en fer forgé (n°6). Les unes avaient une section quadrangulaire très effilée capable de perforer la plupart des protections et leur profil fait penser à celui des traits d'arbalètes. Les autres étaient plus larges et dotées de barbes qui empêchaient l'extraction quand elles avaient pénétré dans une cible. On les utilisait contre les chevaux et les combattants mal ou peu protégés. Toutes infligeaient des blessures profondes qui provoquaient des hémorragies. Elles étaient transportées dans des sacs en cuir entassés dans des charriots (n°5). Avant le combat, chaque archer en recevait en quantité et les plantait au sol devant lui. Le tireur protégeait les trois doigts de sa main droite qui tirait sur la corde avec un gant de cuir souple. Une autre pièce de cuir protégeait l'avant-bras gauche du claquement de la corde (n°4).



L'équipement de l'archer anglais
D'après G. Embleton

Pendant les déplacements à pied ou à cheval, l'archer disposait de quelques flèches dans un carquois. Cet arc permettait de pratiquer différents types de tir. En premier, le tir instinctif

consistait à tirer sur un objectif en le fixant du regard sans avoir recours à un système de visée. En second, l'archer pratiquait le tir tendu sur des cibles à moins de 80 m. Employée contre les premiers rangs, la technique brisait l'élan des assaillants. L'arme autorisait aussi le tir à la volée qui visait une zone d'impact et non une cible précise. L'archer pouvait alors pratiquer le tir semi-direct efficace jusqu'à 200 m contre les rangs arrières de l'ennemi. Il a aussi la possibilité de pratiquer le tir en parabole ou en cloche selon un angle de tir supérieur à 45°. La flèche monte entre 40 et 80 m de haut et l'énergie de sa chute la rend efficace jusqu'à 300 m. Ainsi, on sème la confusion dans les différents rangs adverses dont aucun n'est plus à l'abri.



Les utilisations du Grand Arc
Infographie Anyforms 2012

Ceci est possible car un archer qualifié peut décocher une flèche toutes les 5 à 6 secondes soit une dizaine ou une douzaine à la minute grâce à ses gestes devenus automatiques. La méthode consiste donc faire tomber une pluie de flèches sur un groupe adverse, à le saturer de projectiles avant même qu'il puisse établir le contact avec les rangs anglais. Tout cela nécessitait un entraînement constant et les anthropologues ont pu observer sur les squelettes d'archers des blessures à l'épaule droite, à la colonne vertébrale qui supportent la traction et un coude gauche hypertrophié³¹. Les Anglais utilisaient également de l'artillerie mécanique en particulier les trébuchets pour les sièges. Les premières bouches à feu firent leur apparition autour de 1330 mais restèrent longtemps d'emploi limité utilisé de préférence pour la défense des châteaux et des enceintes urbaines³² dont Calais était la plus puissante.

Une stratégie renouvelée : la grande chevauchée

Édouard III l'a mise au point contre les Écossais à partir de 1334. En 1335, avec 13 000 hommes, il partit de Carlisle, occupa Glasgow puis Perth. En 1336, depuis Perth, il traversa les Highlands jusqu'à l'estuaire du Moray puis redescendit en longeant la côte orientale par Aberdeen pour regagner son point de départ en ravageant le pays. L'expédition n'avait duré que deux semaines. En 1338, il l'employa sur le continent. Son armée débarqua à Anvers et s'étoffa de combattants flamands et allemands et pénétra dans le royaume en septembre 1339. Répartis en trois corps qui avançaient en parallèle de 10 à 20 km par jour, les troupes avaient ordre de détruire villages, moissons, vergers, fours, moulins et pressoirs afin de terroriser la population et d'affaiblir économiquement la royauté. L'expédition se termina à la fin d'octobre sans que l'ost français ait osé intervenir. Les anglais eurent ainsi confirmation de la supériorité de cette stratégie qui relève de la politique de la terre brûlée et la guerre-éclair et qui ne perd pas de temps à assiéger les grandes villes remparées.

Ils l'appliquèrent en Bretagne en 1342 et en Aquitaine en 1346. Le 12 juillet 1346, Edouard débarqua dans le Cotentin traversa la Normandie puis descendit la Seine jusqu'à Poissy, évita Paris, puis prit la direction du Nord, traversa la Somme près d'Abbeville pour se diriger vers Calais dont il fit le siège pendant un an.

Son armée, après avoir triomphé à Crécy fut en mesure de repousser toutes les tentatives françaises qui tentèrent de faire lever le blocus terrestre et maritime³³. En novembre 1359, innova en lançant une expédition hivernale. Il quitta Calais avec 10 000 hommes dont 5 000 archers à cheval et alla assiéger Reims en décembre et janvier où il pensait se faire couronner. N'ayant pu s'en emparer, il rançonna la Bourgogne puis ravagea les environs de Paris, l'Orléanais et la Beauce sans rencontrer de résistance. Seule une météorologie désastreuse l'obligea à mettre fin à son anabase au mois d'avril 1360. La monarchie capétienne était passée à deux doigts de l'effondrement et ces ravages avaient provoqué la révolte des paysans du Beauvaisis connue sous le nom de Grande Jacquerie. Son fils, Édouard prince de Galles dit le Prince Noir³⁴, fut envoyé en Aquitaine à la demande des Gascons. Leur armée quitta Bordeaux le 5 octobre 1355, ravagea l'Armagnac, la région de Toulouse puis le Languedoc à l'aller et au retour durant deux mois.



Grandes chevauchées, conquêtes et reflux anglais (1339-1360)
d'après l'Histoire n° 380 (2012)

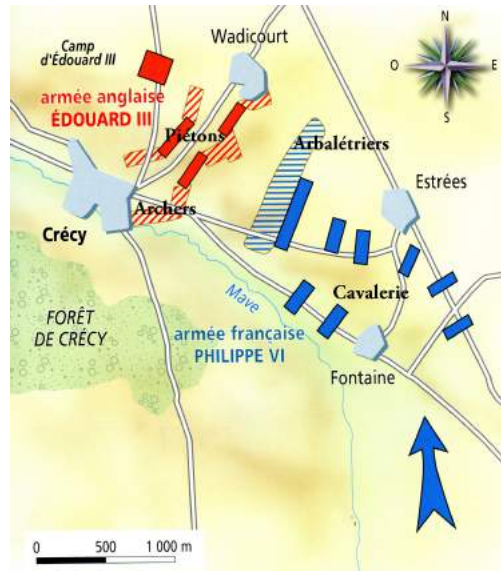
En 1356, le prince lança une nouvelle expédition qui ravagea le Limousin puis le Berry et la Touraine avant de se replier. C'est sur le retour qu'il écrasa l'armée française à Poitiers. Fort de ses succès, il accumula d'autres succès en Castille en 1367. En 1370, malade, le prince porté sur une civière, dirigea une nouvelle expédition en Limousin qui ruina la ville de Limoges. Le comte de Pembroke s'appretait à en diriger une autre quand sa flotte fut coulée devant La Rochelle en 1372. Depuis Calais, les Anglais en organisèrent d'autres en 1370 et 1373 et 1379 pour venir au secours des bretons.

Ayant perdu en 1380 toutes leurs conquêtes obtenues par le traité de Brétigny en 1360, ils durent renoncer à cette stratégie en France mais continuèrent à l'employer contre les Écossais sans parvenir à vaincre définitivement ceux-ci. Mais l'éclatement de la guerre civile en France en 1407, incita le roi d'Angleterre Henri IV à renouer avec les pratiques anciennes. En 1412, un de ses fils débarqua et vint ravager la Picardie et la Normandie. Son successeur Henri V rassembla une nouvelle armée qui assiégea et s'empara du port d'Harfleur en septembre 1415 puis marcha en direction de Calais pour aller hiverner. Sur la route, il triompha à Azincourt. Deux plus tard, en juin 1417, sa flotte débarqua à Touques mais cette fois, il ne se contenta pas de traverser le pays mais mena une guerre de conquête de la Normandie. Cette politique de colonisation amena les anglais alliés aux bourguignons à adopter une politique de conservation des positions acquises et donc à abandonner les grandes chevauchées.

Une nouvelle tactique pour la bataille rangée

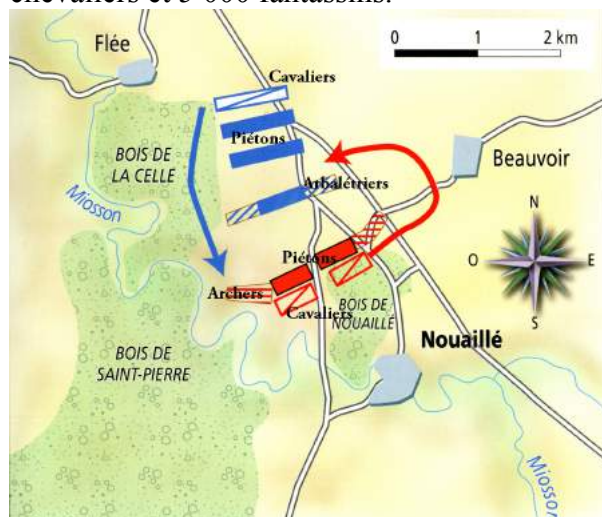
Édouard III avait gardé le souvenir cuisant de la grande bataille de Bannockburn (24-24 août 1314) où les écossais avaient écrasé l'armée de son père. Il avait appris à éviter ce type d'affrontement chaque fois que possible. Lui comme ces successeurs ne l'acceptèrent que contraints et forcés, quand l'armée adverse leur barrait le passage mais ils lui donnèrent une nouvelle orientation. Quelques exemples célèbres permettent de la comprendre.

Le 26 août 1346, l'armée anglaise forte de 10 000 hommes fut interceptée à Crécy par les troupes françaises. Elle décida alors de les affronter mais en choisissant sa position. Elle s'établit sur le flan d'une petite colline. Au premier rang, les archers, les piquiers et des hommes d'armes à pied ; au second rang les chevaliers à pied dont le roi et des archers ; à l'arrière les chevaux, les charriots et le camp. En face, en terrain plat mais détrempe par un orage, les contingents français placèrent au premier rang les arbalétriers génois et derrière eux, des corps de cavaleries distincts, séparés les uns des autres et commandés par différents princes. Dès le début de l'affrontement, les archers anglais décimèrent les génois. Agacés, les chevaliers français lancèrent la charge, piétinèrent les génois mais furent à leur tour criblés de flèches tandis que les suivants venaient s'abattre sur les chevaux et les hommes déjà à terre.



Plan de la bataille de Crécy
D'après F. Neveux

Quand l'offensive se trouva brisée, les Anglais, toutes catégories confondues lancèrent une contre-attaque qui tua ou captura les français encore valides. Ceux-ci perdirent 1 500 chevaliers et 5 000 fantassins.



Plan de la bataille de Poitiers
D'après F. Neveux

Dix ans plus tard, l'armée de Jean II arrêta celle du Prince Noir à Maupertuis près de Poitiers. Anglais et gascons s'adossèrent à une colline dont le sommet était protégé par une forêt. Au premier rang, hommes d'armes au centre et archers sur les côtés ; au second des cavaliers. En face, la première ligne française était formée d'arbalétriers et d'hommes d'armes à pied, comme la seconde ligne et la cavalerie resta en réserve à l'arrière. Les charges françaises furent toutes brisées par l'archerie puis la contre-offensive anglaise menée à pied et à cheval vint à bout des dernières résistances et captura le roi. Là encore les pertes furent considérables.

Cette succession de revers fit prendre conscience à Charles V de l'infériorité de ses troupes incapables de prendre le dessus. Avec du Guesclin, il trouva la parade en refusant toute bataille rangée et en sacrifiant les populations aux raids anglais selon la formule « Mieux vaut

pays pillé que terre perdue ». En adoptant une tactique fondée sur la guérilla, ils parvinrent à inverser la situation et à reprendre les régions perdues. Leurs successeurs oublièrent cette pratique.

Le 25 octobre 1415, l'armée du roi Henri V qui se repliait sur Calais fut rattrapée par l'armée des Armagnac. Les 9 000 Anglais dont 7 500 archers prirent position en terrain plat sur une largeur de 1 000 mètres mais protégés sur les côtés par le bois d'Azincourt et celui de Tramecourt. Ils se disposèrent sur une seule ligne où les escadrons d'hommes d'armes étaient intercalés avec des corps d'archers protégés par des rangées de pieux effilés. En face, en première ligne la cavalerie française, en seconde ligne les arbalétriers, en troisième ligne à nouveau des cavaliers. Les charges de cavalerie malgré de très fortes pertes atteignirent la ligne anglaise. S'engagea un furieux corps à corps qui tourna en faveur des anglais qui firent de très nombreux prisonniers. Mais le corps 200 cavaliers français placés en réserve lança une attaque à travers le bois d'Azincourt et s'empara du camp anglais.



Une bataille entre Anglais, à gauche, et Français
BnF, ms. fr. 2691, f° VII v°

Henri V, pris de panique redouta d'être pris à revers et ordonna aux fantassins gallois de tuer une grande partie des prisonniers au couteau et à la dague, quel que soit leur rang. Le chiffre des pertes françaises varie selon les auteurs de 3 000 à 7 000 morts français et 1 500 prisonniers pour 500 à 1 600 anglais³⁵. Des capitaines anglais introduisirent cette tactique dans les armées bourguignonnes comme ce fut le cas à la bataille de Cravant en 1424 puis à Bulgnéville en 1431 où fut écrasée l'armée de René I^{er}, duc de Bar et de Lorraine et beau-frère du roi Charles VII³⁶.

Le financement des guerres

Ces guerres incessantes sur des théâtres d'opérations éloignés coûtaient excessivement cher d'autant qu'il fallait acheter le soutien de princes étrangers en particulier dans l'Empire. Le roi disposait des revenus des vastes domaines de la couronne mais cela était insuffisant. De plus, grâce à une importante production des mines argentifères, il pouvait compter sur environ 66 tonnes par an et émettre des deniers (1, 3 g) et des gros d'esterling stables. À partir de 1340, il frappa des pièces d'or en imitation du florin. On connaît le Noble d'or où le roi en armes figure sur un bateau de guerre et d'autres où il est à pied, imitant le franc émis par la France. Après le traité de Troyes en 1420, Henri VI, devenu roi de France et d'Angleterre disposa des revenus du nord du royaume et émit des pièces aux armes de la double monarchie. Au début de la guerre, Édouard III fit des emprunts énormes aux banques italiennes installées à Londres et provoqua la ruine des Bardi et des Peruzzi en 1346. Fréquemment, le roi devait engager les bijoux, la vaisselle d'or ou des revenus à des prêteurs. À partir de cet épisode, le roi accepta de gouverner avec le Parlement où siégeaient les représentants des lords temporels (les barons) et du haut clergé mais aussi des chevaliers des comtés et des bourgeois des grands

villes. Ceux-ci, sensibles à ses victoires³⁷ et aux avantages³⁸ qu'il leur accordait lui donnèrent tout l'argent qu'il demandait.

Mais la royauté pouvait compter sur d'autres sources financières. Depuis 1275, elle avait mis en place une administration très efficace qui contrôlait le commerce de la laine et des peaux de moutons auquel elle ajouta l'exportation des draps en 1347. En 1380, elle afferma ce système douanier à l'Association de l'Étape dont le siège était à Calais. La comptabilité de celle-ci est miraculeusement conservée jusqu'en 1547 et montre que ces taxes rapportaient entre 8 000 et 11 000 livres sterling par an soit 50 % des revenus de la couronne. Ce commerce permettait aussi de s'assurer du soutien indéfectible des artisans flamands dont l'activité dépendait très fortement de la matière première anglaise. Chaque fois que les Anglais bloquaient les exportations, les tisserands en tenaient responsable le roi... de France et leurs redoutables milices se révoltaient³⁹. Les guerres victorieuses devinrent vite une source de profits nouveaux pour le roi comme pour les combattants.

La pratique guerrière comportait celle d'exiger une rançon des chevaliers faits captifs sur le champ de bataille. Elle prit une ampleur considérable à partir de 1345. On connaît les rançons exorbitantes exigées des rois comme Jean II ou René I^{er} ou de Bertrand du Guesclin⁴⁰ mais celles des chevaliers ont aussi laissé de nombreuses traces dans les archives. Les remboursements pouvaient prendre plusieurs décennies et appauvrir durablement un lignage⁴¹. S'y ajoutaient les revenus du butin comme les armes et les chevaux pris aux combattants. Les simples soldats profitaient du pillage des biens meubles et du bétail enlevés aux civils. De nombreuses miniatures montrent des scènes de pillage où les soldats, transformés en brigands emportent les objets sur leur dos, sur des brouettes et sur des chariots. Les nobles anglais reçurent aussi des fiefs confisqués aux français en Aquitaine et en Normandie.

Les garnisons anglaises installées dans des régions conquises, surtout dans le sud-ouest de la France, utilisèrent une formule particulière. Elles contraignaient les habitants du secteur à signer un contrat par lequel elles s'engageaient à garantir la sécurité des biens et des personnes en échange du versement de redevances et de fournitures alimentaires pour les hommes et les chevaux et de biens de consommations usuelle comme les chandelles et des vêtements. Ces documents sont appelés pactes (pati en occitan)⁴² ou souffrances (suffertes). Ainsi les populations locales supportaient les frais d'entretien des occupants sans que le roi n'ait à les entretenir. Les troupes pouvaient aussi se loger chez l'habitant à ses frais ou encore exiger de lourdes indemnités pour quitter une région.

Comment les Anglais perdirent la guerre ?

La victoire anglaise à Azincourt décapita le parti armagnac et favorisa la guerre civile qui l'opposait au parti bourguignon. Profitant de ces divisions, Henri V se lançant dans la conquête de la Normandie. Son armée renoua avec un type de guerre plus traditionnel à savoir la guerre de siège qu'elle mena avec de l'artillerie et s'empara de toutes les villes fortifiées et les châteaux à partir août 1417 et décembre 1419. Les campagnes suivirent. En 1422, toute la région était sous contrôle, les opposants ayant fui. Le duc de Bedford, régent, engagea alors une politique de réparation et de rationalisation des fortifications. A partir du Traité de Troyes (21 mai 1420), le roi anglais Henri V et plus encore son fils Henri VI, devenu roi de France étendit son autorité sur le Bassin parisien avec le soutien de la Bourgogne. Ensemble, ils dominaient tout le nord du royaume. Mais pour que triomphe soit total, il fallait abattre le parti armagnac et le dauphin Charles qui tenait le sud du royaume. Les anglais se retrouvaient

dans une situation militaire comparable avec celle d'Ecosse ou d'Irlande, à savoir tenir une région et lutter contre les troupes venues d'ailleurs. Pour mener la guerre sur ces deux axes, les Anglais ne disposaient plus que des impôts levés en France car le Parlement anglais refusait d'assumer toutes les dépenses liées à l'occupation⁴³.

Contrairement à un sentiment répandu, les troupes du dauphin Charles réfugié à Bourges ne restèrent pas inactives et lancèrent de nombreuses opérations contre les anglo-bourguignons⁴⁴. Toutefois, ces derniers conservèrent l'avantage. En juillet 1423, ils triomphèrent à Cravant des troupes du dauphin qui cherchaient à envahir la Bourgogne⁴⁵. Le 17 août 1424, 8 000 à 10 000 Anglais durent affronter une armée de 16 000 hommes qui attaquait la Normandie. La bataille se déroula à Verneuil⁴⁶. Les archers anglais ne parvinrent pas à planter dans un sol trop dur les pieux qui les protégeaient habituellement. Constatant cela, la cavalerie française lança une attaque pour prendre à revers l'aile droite anglaise tandis que la cavalerie lombarde faisait de même contre l'aile gauche. Ces tentatives d'encercllement furent arrêtées par les cavaliers anglais puis les troupes à pied de Bedford parvinrent à repousser les troupes françaises, à encercler et détruire le contingent écossais⁴⁷. La bataille coûta 1 600 hommes aux Anglais, pertes inhabituelles. Elle montra les limites de l'archerie et souligna le renouveau de la cavalerie.

Pendant plusieurs années, les rivalités entre les princes de la famille royale anglaise affaiblirent le duc de Bedford⁴⁸. En 1428, il décida de reprendre l'offensive. Une nouvelle armée arriva d'Angleterre et renforcée par des contingents locaux décida de s'emparer d'Orléans qui tenait le passage sur la Loire avant d'envahir le royaume de Bourges. Le siège commencé en octobre s'éternisa et finit par échouer en mai 1429. Surprise par les Français, leur armée de secours fut battue à Patay⁴⁹ en juin et l'un de ses chefs John Talbot fut capturé tandis que Falstoff s'échappa. Les années qui suivirent furent marquées par l'arrêt de toute grande opération et par une guerre purement défensive de la part des Anglais privés de l'aide bourguignonne à partir du Traité d'Arras 1435 et le décès de Bedford. De plus en plus, ils durent faire face à l'hostilité des populations occupées même en Normandie et furent désignés par le terme péjoratif de Godons⁵⁰. Ce retournement de psychologie favorisa une insécurité grandissante et isola les garnisons anglaises dans les sites fortifiés⁵¹.

Le pouvoir anglais resta attaché aux pratiques militaires qui avaient assuré ses succès antérieurs et ne prit pas la mesure des transformations opérées dans le camp français⁵². L'ordonnance royale signée à Louppy-le-Château le 26 mai 1445 créa une armée permanente composée de 15 compagnies soit 9 000 hommes, dont 3 000 archers. S'inspirant des armées anglaises, elle associait hommes d'armes, archers et coutilliers à cheval. Par ailleurs, la royauté confia à Jean et Gaspard Bureau la mission de développer le parc d'artillerie. Ils mirent à profit les progrès techniques de l'époque pour normaliser les calibres et produire des canons en fonte de fer. La couleuvrine fut le type de pièce emblématique de cette révolution⁵³. En 1448, on y ajouta la création de compagnies de « francs archers ». Ces dépenses étaient rendues possibles par l'instauration d'impôts réguliers et la timide reprise économique.

En août 1449, les Anglais durent affronter cette nouvelle armée soutenue par les Bretons et perdirent leurs places fortes les unes après les autres dont Rouen. La réaction prit du temps à s'organiser avec l'envoi d'un nouveau corps expéditionnaire de 7 000 hommes dirigés par Thomas Kyriel. Renouant avec la stratégie de la chevauchée, il débarqua à Cherbourg et marcha sur Caen. La rencontre eut lieu à Formigny⁵⁴. Les Anglais adoptèrent leur dispositif habituel mais leurs troupes subirent les tirs des couleuvrines lançant quantité de petits boulets de pierre. Ils quittèrent alors leurs positions et lancèrent l'assaut pour échapper aux tirs. Un combat indécis s'engagea. Mais, sur leurs arrières surgit la seconde partie de l'armée française

composée des compagnies d'ordonnances à cheval. Les anglais durent se réorganiser sur de nouvelles positions mais trop tard pour stopper les charges de cavalerie. Les paysans normands armés parachevèrent la déroute qui fit 3 800 morts et 1 400 prisonniers. Ainsi, pour la première fois, les méthodes anglaises confrontées une à une à meilleure concertation mais aussi à une nouvelle tactique adverse montraient leurs limites. Une à une les places fortes anglaises capitulèrent devant cette armée dotée d'une artillerie capable de percer toutes les fortifications⁵⁵.

En Guyenne, la population était très attachée à la monarchie anglaise qui lui laissait une très large autonomie, une faible imposition et garantissait des échanges commerciaux maritimes fructueux⁵⁶. Les troupes anglaises y étaient peu nombreuses. L'armée française n'eut guère de difficultés à occuper la région et Bordeaux au cours de l'été 1451. Rapidement, les Aquitains se soulevèrent devant les exigences royales et firent appel aux Anglais. Ceux-ci envoyèrent une flotte commandée par John Talbot en mars 1452. Sans délai, les troupes françaises attaquèrent sur plusieurs fronts et l'une d'elle mit le siège devant Castillon⁵⁷ en juillet. Voulant éviter le regroupement des armées françaises, Talbot prit l'initiative et quitta Bordeaux le 16 juillet 1453 avec ses 9 000 hommes. Après une marche forcée de 24 heures, il surprit une petite avant-garde française de 1 000 archers puis attendit le reste de ses troupes. Les Français étaient placés sous le commandement d'un seul homme : Jean Bureau. Celui-ci adopta une tactique défensive. Il fit aménager un camp retranché avec fossé et palissade sur un espace situé entre la Dordogne et son affluent la Lidoire⁵⁸. À l'intérieur, il rassembla des compagnies d'ordonnance, 300 bouches à feu, des archers et des arbalétriers. À un kilomètre au nord, bien dissimulé, se positionna un corps de 1 000 cavaliers bretons. Présentant l'attaque, Bureau fit sortir les chevaux du camp ce qui provoqua un nuage de poussière. Averti par un espion, Talbot conclut que les Français se retiraient vers le nord et décida d'attaquer sans attendre. Ses cavaliers à pied se lancèrent contre le flanc sud du camp français mais furent fauchés par l'artillerie. Quand les assauts faiblirent, Bureau lança ses hommes d'armes en contre-offensive tandis que la cavalerie bretonne quitta sa cachette et prit les anglais à revers. Un boulet abattit le cheval blanc de Talbot qui resta coincé sous sa monture. C'est dans cette position qu'il fut tué ainsi que ses fils. Ses troupes se débandèrent. Beaucoup se noyèrent dans la Dordogne. On compta 4 000 morts, blessés ou capturés. Bordeaux capitula en octobre.

Cette bataille marqua un tournant dans l'art de la guerre. L'artillerie de campagne montra qu'elle pouvait remplacer l'archerie sur un champ de bataille. Mais il ne faut pas en conclure trop vite qu'elle suffit à l'emporter seule. La remarquable artillerie dont se doteront les ducs de Bourgogne ne leur suffira pas à vaincre les Suisses en 1475, 1476 et 1477. L'artillerie française continua à se développer et à se diversifier durant toute la seconde moitié du XV^e s. et permit à la royauté de vaincre les résistances des villes et de l'aristocratie puis de se lancer dans les guerres contre l'Empire et en Italie.

Conclusion

Les Anglais triomphèrent sur les champs de bataille durant un siècle entre 1335 et 1430 grâce à la parfaite maîtrise d'une stratégie (la chevauchée éclair) couplée à une tactique (la bataille défensive) effectuées par des professionnels engagés par contrat salarié. Si les chefs étaient des nobles et souvent des princes, la majorité était des roturiers combattant pour gagner leur vie avant de retourner Outre-Manche. La guerre fut avant tout l'affaire de la famille royale qui y trouva d'abord le moyen de protéger ses possessions ancestrales puis, après les premières victoires, un moyen de satisfaire la noblesse. Celle-ci en tira de grands profits financiers et

psychologiques mais en lui accordant de nombreux avantages politiques, le roi Édouard III en fit une force qui se révéla vite capable de menacer le pouvoir royal. Cette « féodalité bâtarde », pour reprendre l'expression des historiens anglais, fut la cause de l'instabilité politique qui frappa le pouvoir dès 1370 et se traduisit par une série d'incessants coups d'État et de meurtres.

Les français ne réussirent pas à s'adapter au système anglais et persévérèrent dans un type de guerre hérité de la période féodale. Ce n'est qu'à partir de 1445 qu'ils forgèrent un nouvel art militaire et triomphèrent en quelques années. La défaite anglaise n'entraîna pas la chute de Calais⁵⁹ mais en Angleterre elle provoqua le soulèvement d'une partie de la noblesse contre le roi Henri VI et la terrible guerre civile qui opposa le clan des Lancastre (Rose rouge) à celui des York (Rose blanche) de 1453 à 1485⁶⁰.

¹ Théodore Bachelet, *La Guerre de Cent Ans*, Rouen, 1852.

² Alfred Coville et Charles Petit-Dutaillis, *Histoire de France*, t. IV, Paris, 1902, 2 vol.

³ Guy Bourdéd et Hervé Martin, *Les écoles historiques*, Paris, 1983, p. 137-170.

⁴ *Les Grandes Chroniques de France*, éd. Jules Viard, Paris, 1920-1953, 10 vol. ; *Chronique des quatre premiers Valois*, éd. Siméon Luce, Paris, 1862. ; *La vie de Bertrand du Guesclin par Jean Cuvelier*, éd. E. Charrière, Paris, 1839.

⁵ Françoise Caron, *La France des patriotes, de 1851 à 1918*, Paris, 1985.

⁶ Adam de Murimuth, *Continuation chronicarum*, 1307-1347, éd. E. M. Thompson, Londres, 1889. ; Robert d'Avesbury, *De gestis mirabilibus regis Edwardi tertii*, Londres, 1889. Ces fournissent un récit scrupuleux des événements diplomatiques et militaires jusqu'en 1360.

⁷ *Le Prince Noir. Poème du héraut Chandos*, éd. Francisque Michel, Londres-Paris, 1883. Compagnon du prince en Aquitaine et en Espagne, il composa un véritable panégyrique en 1386 intitulé : *Vie et faits d'armes d'un très noble prince de Galles et d'Aquitaine*.

⁸ *Chroniques de Froissart*, éd. Siméon Luce, Paris, 1869-1975, 15 vol.

Né à Valenciennes dans le comté du Hainaut, Froissart accéda à la prêtrise et fréquenta les princes des deux camps. Très favorable au camp anglais au début du conflit car familier de la reine d'Angleterre Philippa de Hainaut femme d'Édouard III, il évolua vers le camp français après 1370 en passant au service de princes français et mourut à Londres en 1404. Son œuvre monumentale en quatre livres traite des conflits entre 1320 et 1400. Il adopte les valeurs de l'aristocratie de l'époque pour qui la guerre est un divertissement et les faits d'armes sont dignes d'être loués et de passer à la postérité.

⁹ Sensible au décor aristocratique, il adopta des armoiries parlantes : d'or à la bande de sable chargée d'une lance de tournoi couronnées d'un heaume avec cimier représentant un faucon tenant dans sa patte droite une lance. Cela fait référence à son nom qu'on peut traduire par « Secoue-lance ». Ses personnages tourmentés sont empruntés à la galerie de princes anglais Édouard III, Richard II, Henri IV, Henri V, Henri VI. Il créa le personnage de Falstaff à qui il donna des valeurs et un comportement inverses de ceux du vrai John Falstolf.

¹⁰ L'ouvrage met en scène un jeune clerc entraîné dans un groupe de soldats anglais venant combattre en France.

¹¹ Denis Blanchard-Dignac, *Le captal de Buch*, Bordeaux, 2011.

¹² Jean-Philippe Genet, *La Genèse de l'Etat moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003 ; Richard Kaeuper, *Guerre, justice et ordre public. La France et l'Angleterre à la fin du Moyen Age*, Paris, 1994. Valérie Toureille (dir.), *Guerre et société 1270-1480*, Neuilly, 2013, p. 261-270.

¹³ Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Age*, Paris, 1980, p. 459-460 cite un extrait de Froissart qui atteste de la cruauté entre combattants.

¹⁴ Robin Frame, *Ireland and Britain 1170-1450*, Londres, 1998.

¹⁵ Seigneur anglo-normand dont la famille était originaire de Bailleul-en-Vimeu (Somme).

¹⁶ Béatrice Leroy, *L'Espagne au Moyen Age*, Paris, 1988, p. 208-214.

¹⁷ Le comté du Ponthieu correspond à la région d'Abbeville dans la Somme.

¹⁸ Ecartelé aux 1 et 4 d'azur aux fleurs de lys d'or ; aux 2 et 3 : de gueules à trois léopards d'or. La royauté anglaise conservera ces armes jusqu'au traité d'Amiens en 1802.

¹⁹ Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Age*, Paris, 1980, p. 449-462.

²⁰ « Nous, considérant que nos prédécesseurs les Rois d'Angleterre étaient les seigneurs des mers anglaises [...] et qu'ils étaient aussi les défenseurs contre les invasions ennemies, [...] Nous sommes désireux, avec l'aide de Dieu, de prévenir de tels périls et de pourvoir à la défense et à la sécurité de notre royaume ».

²¹ Guy Le Moing, *La bataille de l'Ecluse 24 juin 1340*, Paris, 2013, p. 73-79 évoque ces affrontements maritimes dès 1337 où les navires normands reçurent le soutien des galères génoises et monégasques. Un raid anglais sur Boulogne en 1339 détruisit 19 galères, 24 navires et un important matériel de guerre.

²² Michel Mollat, « L'Etat capétien en quête d'une force navale » dans André Corvisier, *Histoire militaire de la France t.1 Des origines à 1715*, Paris, 1992, p. 105-123 et « Les enjeux maritimes de la guerre de Cent Ans », p. 153-169.

²³ Bataille au large de Winchelsea dont le lieu est encore désigné sur les cartes par le nom « Les Espagnols-sur-Mer ».

²⁴ Léon Mirot, *Une tentative d'invasion en Angleterre pendant la guerre de Cent Ans (1385-1386)*, Paris, 1915.

²⁵ Sean Duffy (éd.), *The World of Galloglass. Kings, warlords and warriors in Ireland and Scotland, 1200-1660*, Dublin, 2007.

²⁶ Au pays de Galles, le réseau castral fut construit sous le règne de roi d'Edouard I^{er} entre 1277 et 1295. Voir R. Brown, H. Colvin, J. Taylor, *The History of King's Works*, Londres, 3 vol., 1963. Le château de Berwick était la principale forteresse sur la frontière avec l'Ecosse.

²⁷ Kenneth Fowler, « Deux entrepreneurs militaires au XIV^e siècle : Bertrand du Guesclin et Sir Huh Calveley », *Le combattant au Moyen Age*, Paris, 1995, p. 243-256.

²⁸ Andrew Ayton, *Knights and warhorses: military service and English aristocracy under Edouard III*, Woodbridge, 1994.

²⁹ Jim Bradbury, *The medieval archer*, Woodbridge, 1985.

³⁰ Les gallois utilisaient un arc plus petit que de l'arc anglais et produisant 25 % d'énergie en moins avec la même force de traction.

³¹ Laurent Pericon, « Le grand arc, une arme de destruction massive », *Sciences et Vie* n°10, décembre 2012, p. 42-47.

³² Dans le cadre de cette communication, il n'est pas envisageable de développer une présentation de l'architecture militaire anglaise qui constitue un sujet à part. On se reportera à Alain Salamagne, « L'attaque des places fortes au XV^e s. à travers l'exemple des guerres anglo et franco-bourguignonnes », *Revue historique*, 289, 1993, p. 585-613.

³³ Cet épisode fut déterminant pour la suite de la guerre puisque Calais devient la tête de pont anglaise jusqu'en 1558. Le siège a été occulté dans la mémoire collective par l'épisode tout à fait secondaire des Bourgeois de Calais puisque toute la population fut chassée et remplacée par des colons anglais. Valérie Toureille (sd.), *Guerre et société, 1270-1480*, Neuilly, 2013, p. 58-59.

³⁴ Richard Barber, *Edward, Prince of Wales and Aquitaine. A Biography of the Black Prince*, Woodbridge, 1996. Peter Russell, *The english intervention in Spain and Portugal in time of Edward III and Richard II*, Oxford, 1955.

³⁵ Philippe Contamine, *Azincourt*, Paris, 1964 ; Anne Curry, *The Battle of Agincourt : sources and interpretations*, Woodbridge, 2000.

³⁶ Bertrand Schnerb, *Bulgnéville (1431), l'Etat bourguignon prend pied en Lorraine*, Paris, 1993.

³⁷ Après Crécy, « Tous remercièrent Dieu de la victoire qu'Il avait accordé à leur seigneur lige et dirent que tout l'argent qu'ils lui avaient donné avait été bien dépensé ».

³⁸ Nombreux dons, octrois de droits de justice, de construire des châteaux, création de l'Ordre de la Jarretière en 1348.

³⁹ En 1338, la révolte fut conduite par Jacques van Artevelde ; en 1379 Philippe van Artevelde son fils en prit la tête.

⁴⁰ Trois millions d'écus en 1360 pour le roi. Celle de René fut modifiée à plusieurs reprises. Le connétable fut rançonné à 40 000 florins en 1364 et à 100 000 doubles d'or, monnaie castillane en 1367 ; Le capitaine anglais Robert Knolles avait comme devise : « Qui Robert Canolle prendra/ cent mille moutons (d'or) gagnera ».

⁴¹ André Leguai, « Le problème des rançons au XV^e siècle : la captivité de Jean I^{er} duc de Bourbon », *Cahiers d'histoire*, 6, 1961, p. 41-58.

⁴² Philippe Contamine, « Lever l'impôt en terre de guerre : rançons, appatis, souffrances de guerre dans la France des XIV^e et XV^e siècles », dans Philippe Contamine, Jean Kerhervé, Albert Rigaudière (dir.), *L'impôt au Moyen Age. L'impôt public et le prélèvement seigneurial, fin XII^e-début XVI^e siècle*, Paris, 2002, t.1, p. 11-39.

⁴³ Jean Favier, *La guerre de Cent Ans*, Paris, 1980, p. 475. L'Echiquier paie les gages des membres du Conseil royal de Paris, les dépenses de l'hôtel du régent et les soldes des garnisons d'Île-de-France ou de Normandie. La monnaie d'esterling est envoyée en France par bateau où des banquiers assurent le change. Mais les autres anglais doivent faire l'avance de leurs frais de mission. Cela fit la fortune de banquiers lombards qui avaient des succursales dans les deux pays.

⁴⁴ Victoire des armagnacs à la bataille de Baugé (Maine-et-Loire) en 1421.

⁴⁵ Cravant (Yonne).

⁴⁶ Verneuil-sur-Avre (Eure)

⁴⁷ Les écossais étaient plus de 6000 dans l'armée du dauphin. Ils perdent 4000 hommes dont leurs chefs, John Stewart et le comte de Douglas. Désormais, les combattants écossais ne constitueront une armée autonome mais seront incorporés individuellement dans les troupes françaises.

⁴⁸ Jean Favier, *La guerre de Cent Ans*, Paris, 1980, p. 461. Son frère, Humphrey duc de Gloucester, régent en Angleterre débarqua avec une armée à Calais pour aller conquérir le Hainaut dont il venait d'épouser l'héritière. Il empiétait ainsi sur les domaines bourguignons et provoqua la colère du duc de Bourgogne.

⁴⁹ Patay (Loiret).

⁵⁰ Origine probable « God damn me : ceux qui pratiquent une guerre sauvage ».

⁵¹ Philippe Contamine, « Rançons et butins dans la Normandie anglaise (1424-1444) », dans *La guerre et la paix au Moyen Age, Actes du 101^e Congrès des Sociétés Savantes*, Lille 1976, Paris, 1978, p. 214-270. Jean-Yves Martin (éd.), *La Normandie dans la guerre de Cent Ans*, Caen, 1999.

⁵² Philippe Contamine, *Guerre, Etat et société à la fin du Moyen Age. Etudes sur les armées des rois de France, 1337-1494*, Paris, 1972. Valérie Bessey, *Construire l'armée française. Textes fondateurs des institutions militaires, t. 1, De la France des premiers Valois à la fin du règne de François I^{er}*, Turnhout, 2006.

⁵³ Emmanuel de Croy-Chanel, *Canons médiévaux. Puissance de feu*, Paris, 2010.

⁵⁴ Formigny (Calvados)

⁵⁵ La campagne avait vidé les caisses de l'Etat et elle ne put aller son terme que grâce aux 40 000 écus avancés par Jacques Cœur.

⁵⁶ En 1444-1445, 136 navires exportèrent 13 000 tonneaux de vin vers l'Angleterre.

⁵⁷ Castillon aujourd'hui Castillon-la-Bataille (Gironde) à 50 km à l'est de Bordeaux.

⁵⁸ Le camp est à 2km à l'est de la ville dans la plaine de Coly. Il est long d'environ 700 m d'est en ouest pour 2 à 300 m de largeur. Son flanc nord est constitué par la rive encaissée de la Lidoire dont les eaux alimentent le reste du fossé profond de 3 à 4 m et large de 5 à 6m. Astucieusement, Bureau utilisa un ancien méandre du ruisseau pour faciliter la tâche des terrassiers. Les terres rejetées vers l'extérieur forment un bourrelet couronné par une palissade.

⁵⁹ Calais avait une garnison de près de 1000 hommes. Les fortifications furent modernisées en 1445, 1454 et 1462-1474. On y comptait 130 bouches à feu et la monarchie y engloutissait 15 à 30 % de ses revenus.

⁶⁰ Résumé commode dans Valérie Toureille (dir.), *Guerre et société 1270-1480*, Neuilly, 2013, p. 83-93. On y apprend que c'est l'écrivain Sir Walter Scott qui créa la formule de « guerre des Roses » en 1829.